



La mémoire des lieux : entre espaces de l'histoire et territoires de la géographie

Nicolas Verdier

► To cite this version:

Nicolas Verdier. La mémoire des lieux : entre espaces de l'histoire et territoires de la géographie. Ádám Takács. Mémoire, Contre mémoire, Pratique historique, Equinter, pp.103-122, 2009. halshs-00418709

HAL Id: halshs-00418709

<https://shs.hal.science/halshs-00418709>

Submitted on 21 Sep 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**La mémoire des lieux :
Entre espaces de l'histoire et territoires de la géographie¹.**

Nicolas Verdier
CNRS, UMR 8504 Géographie-cités

L'art de la mémoire, tel que Cicéron le dépeint, repose sur la fabrication d'un système de lieux et d'images mis en relations par un itinéraire. Chaque lieu se trouve associé à une image-souvenir, sorte de "madeleine de Proust" qui permet la reviviscence du souvenir. Tout un système de lieux définis par leur succession, mais aussi par la distance qui existe entre eux permet la mémorisation². Cette mémoire ainsi composée à l'égale d'une carte forme un savoir qui unit intimement espace et temps. Cette association s'est un temps étendue aux savoirs collectifs, bien au-delà de la mémoire personnelle, voire de la mémoire collective pour s'épanouir, en France au moins, dans le cadre d'une histoire connexe à la géographie. À l'intérieur de savoirs étroitement liés à l'accumulation de données, la géographie était "l'œil et la lumière"³ de l'histoire. Elle permettait sa compréhension. Vallemont dans ses *éléments de l'histoire* écrit ainsi : "Il y a bien de la différence entre un homme, qui a lu simplement l'histoire d'Alexandre, et un autre qui l'a étudiée avec une carte de géographie devant ses yeux. Le premier ne saurait avoir qu'une idée très imparfaite de ce grand conquérant ; au lieu que l'autre, en suivant sur la carte ce Prince dans ses conquêtes, devient comme le témoin de toute cette expédition la plus glorieuse qui ait été marquée dans l'histoire"⁴. Dans le cadre de la pédagogie donc, qui passe en partie par la mémorisation, la carte géographique est perçue comme étant un outil efficace.

Les relations entre l'histoire et la géographie ne s'atténuent ensuite que très progressivement par l'érection en disciplines séparées, d'abord, à la fin du XIXe siècle, puis par la lente

¹ Après sa présentation lors du colloque de Budapest, ce texte a profité de deux discussions. L'une devant des géographes de l'université autonome et de l'université Carlos III de Madrid (programme Picasso), l'autre devant les membres du Groupe de Géographie Sociale et d'Études Urbaines de l'EHESS.

² Pour des textes récents Antoine, Jean-Philippe, "Mémoire, lieux et invention spatiale dans la peinture italienne des XIIIe et XIVe siècles", *Annales HSS*, 1993, vol. 48, n°6, pp. 1447-1469 ; Doucet, Dominique, "L'*Ars memoriae* dans les confessions", *Revue des études augustinienes*, 1987, vol. 33, pp. 49-69.

³ Blaeu, Joannes, *Grand Atlas, ou Cosmographie Blaviane, en laquelle est exactement décrite la terre, la mer et le ciel*, Amsterdam, chez Jean Blaeu, 1667 (introduction).

⁴ Vallemont, *Eléments de l'histoire, ou ce qu'il faut savoir de chronologie, de géographie, de blason, etc., avant que de lire l'histoire particulière*, Paris, 1696, livre 1 chap. 2.

réduction de l'interconnaissance des deux savoirs. Il faut cependant attendre le dernier tiers du XXe siècle pour que, chez certains, la relation se délite presque entièrement. Le dernier avatar de cette relation se situe lors de la "vague mémorielle" qui touche la France depuis une vingtaine d'années. C'est sur cette relation, en cours de renégociation, que je souhaite revenir ici pour mieux comprendre la nature de cette nouvelle mémoire, qui curieusement s'est construite sans référence explicite à la première. Ainsi, par exemple, dans aucun texte de Pierre Nora sur les lieux de mémoire, l'*ars memoriae* n'est mentionnée. Pour préciser les termes de cette question j'effectuerai un parallèle entre usages historiques et géographiques de la mémoire et liant deux approches. La première interrogera l'interdisciplinarité pour comprendre le moment de cette vague mémorielle et les difficultés d'appropriation qui en découlaient. La seconde se concentrera sur un objet commun : la carte. Longtemps perçue comme un objet-mémoire, mais dont la fonction même est remise en cause aujourd'hui, elle permettra pour finir de comparer mémoire et territoire.

Les relations entre histoire et géographie.

En octobre 1985, soit un an après la sortie du premier volume des *Lieux de Mémoire*, dirigés par Pierre Nora se tient à Châteauvallon un colloque intitulé "Une leçon d'histoire". Il est consacré à l'œuvre de Fernand Braudel⁵. Ce qui nous intéressera ici dans les discussions contenues dans le volume publié l'année suivante, ce sont les échanges entre Fernand Braudel, Étienne Juillard et Claude Raffestin, soit entre un historien et deux géographes. L'échange est relativement court (pp. 208-213), mais il montre l'incompréhension réciproque. Pour Braudel, "s'il n'y a pas de déterminisme géographique", il ne peut y avoir de science géographique (p. 175). De son côté, Juillard revendique son "antidéterminisme géographique", dans lequel il vivrait depuis 50 ans. La géographie de Braudel n'est donc pas celle de Juillard. Pourtant, si l'on se limite à Braudel et Juillard, voilà deux hommes qui se connaissent de longue date puisque Juillard a été l'un des collaborateurs des *Annales ESC* depuis le milieu des années 1950 (il soutient sa thèse en 1953). Mais cette interconnaissance ne sous-entend ni un accord, ni une compréhension.

Revenons rapidement sur l'histoire de ce divorce entre histoire et géographie (qui sont en France deux disciplines très proches⁶) : celui-ci repose sur des rancœurs anciennes issues en grande partie de l'érection en discipline de la Géographie à la fin du XIXe siècle et des

⁵ *Une leçon d'histoire de Fernand Braudel, Châteauvallon/octobre 1985*, Paris, Arthaud-Flammarion, 1986.

⁶ Nordman, Daniel, "La géographie œil de l'histoire", *EspaceTemps* n°66-67, 1998, pp. 45-54.

réactions qui accompagnent cette fondation. Les historiens, conscients de l'aspect très historique de la plupart des thèses de géographie d'alors refusent cette partition, cependant que les géographes affirment leur autonomie, faisant du temps un des objets des sciences humaines et non le pré carré des historiens⁷. La tension connaît son acmé à la suite de l'obtention par la Géographie d'une agrégation séparée de l'agrégation d'Histoire en 1941-1942, soit par une décision du gouvernement de Vichy, ce qui servira d'argument pour dévaloriser la scission⁸. Fernand Braudel, en 1951, dans la note critique du livre de Maurice Le Lannou *La géographie humaine*⁹ critiquera encore violemment cette séparation qui consiste à "s'entourer à nouveau de barreaux et rebâtir des cloisons". En 1957, ce sera au tour d'Étienne Juillard de subir l'ire de Robert Mandrou, alors secrétaire des *Annales* pour avoir osé non seulement affirmer l'autonomie de la Géographie, mais pour avoir de surcroît proposé un programme de recherche pour sa discipline. Programme qui, en reprenant les propositions d'Henry C. Darby, devait contenir des questions d'histoire¹⁰. Le dialogue entre les disciplines va alors graduellement se restreindre à la partie congrue. Cependant, la séparation entre les concours des agrégations d'histoire et de géographie reste en partie indécise. En effet, les candidats de chaque discipline ont à composer également sur au moins un sujet de l'autre discipline. Un savoir commun se maintient donc de façon incontestable. Il est probablement à l'origine de métaphores récurrentes chez les historiens qui, comme Pierre Nora, par exemple, décrit les musées, archives, cimetières, monuments sanctuaires et associations, comme des "buttes-témoins d'un autre âge"¹¹. Qui a suivi les cours de géographie pour historiens y reconnaîtra à coup sûr l'exercice canonique de la coupe topographique dans un relief de cuesta. Des recherches de nature transdisciplinaire se maintiennent également. L'*Atlas historique* sur la Provence dirigé par Baratier, Duby et Hildesheimer¹², ou les travaux de

⁷ Vidal de la Blache, Paul, "Des caractères distinctifs de la géographie", *Annales de Géographie*, 1913, tome XXII, pp. 289-299.

⁸ Dumoulin, Olivier, "À l'aune de Vichy, la naissance de l'agrégation de géographie", Actes du colloque de Clermont-Ferrand, André Gueslin (dir.), *Les Facs dans la guerre*, Clermont Ferrand, Presses de l'Université de Clermont Ferrand, 1994.

⁹ Braudel, Fernand, "La géographie face aux sciences sociales", *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, 1951, 6^e année, n°4, pp. 485-492.

¹⁰ Juillard, Étienne, "Aux frontières de l'histoire et de la géographie", *Revue historique*, 1956, 215-2, pp. 267-273. Darby, H.C., "On the relations of geography and history", *The Institute of British Geographers, Transaction and Papers*, 1953, n°19, pp. 1-11.

Mandrou, Robert, "Géographie humaine et histoire sociale (avec une réponse d'Étienne Juillard)", *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, 1957, 11^e année, n°4, pp. 619-627.

¹¹ Pierre Nora, "Entre mémoire et histoire, la problématique des lieux", in Nora, Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire, I. La République*, Paris, Gallimard, 1984, pp. XVI-XLII (ici XXIV).

¹² Baratier, Édouard, Duby, Georges, Hildesheimer Ernest, *Atlas historique Provence, Comtat Venaissin, Principauté d'Orange, Comté de Nice, Principauté de Monaco*, Paris, Colin, 1969.

Xavier de Planhol en géographie historique à la même époque¹³ en sont autant exemples. Mais le plus souvent la relation s'estompe et même un travail comme, en 1967, celui sur *le climat depuis l'an mil*, d'Emmanuel Leroy-Ladurie, est pensé par son auteur comme un "objet d'histoire", et non comme un objet de géographie historique, voire de géohistoire¹⁴. Parmi les historiens, les références aux géographes renvoient de plus en plus vers des auteurs du passé, comme Paul Vidal de la Blache ou ses élèves. Chez Braudel, il suffit de lire les premières pages de *L'identité de la France* pour voir sa bonne connaissance de Vidal de la Blache, et sa cécité quant aux géographes contemporains. On notera que Vidal est le seul géographe à avoir l'équivalent d'une notice dans *Les lieux de mémoire*¹⁵... Chez les géographes, l'explication historique disparaît progressivement au profit de l'analyse spatiale qui ne s'impose réellement qu'avec les années 1980. L'origine de ce mouvement est double puisque d'un côté on assiste à une critique interne, qui se développe depuis le lendemain de la guerre. Ainsi, en 1947, un article de Louis Poirier (plus connu sous le nom de Julien Gracq) avait diagnostiqué une crise de la causalité en géographie liée à la discontinuité temporelle qui rendait caduque l'explication par l'évolution historique¹⁶. De l'autre côté, on assiste à l'apparition d'une "nouvelle géographie", dont les marqueurs forts sont la naissance de la revue *L'espace géographique* en 1972, et la même année, la traduction par Philippe Pinchemel de *Locational Analysis in Human Geography* de Peter Haggett¹⁷. L'approche quantitative et spatialisée y remplace l'étude des pays et des genres de vie. L'instant présent, saturé en statistiques, absorbe l'effort des géographes de l'époque. De cela, le plus souvent les historiens ne savent que peu de choses. Jean-Claude Perrot et l'un des seuls historiens de sa génération (avec Charles Higounet peut-être) à avoir perçu l'évolution et à s'y être intéressé¹⁸. L'un de ses étudiants, Bernard Lepetit, donnera dans un petit volume sur *Chemins de terre et voies d'eau* paru en 1984 et plus encore dans sa thèse sur *les villes de la France moderne* sa pleine mesure à l'interdisciplinarité renouvelée telle qu'elle a pu être initiée par son directeur de thèse. De

¹³ Planhol (de) Xavier, "Historical Geography in France", in Baker, Alan R.H. (dir.), *Progress in Historical geography*, Newton Abbot, David & Charles, 1972a, pp. 29-44.

¹⁴ Leroy-Ladurie, Emmanuel, *Histoire du climat depuis l'an Mil*, Paris, Flammarion, 1967, (ici, chapitre premier "Objectifs de l'enquête").

¹⁵ Jean-Yves Guioamar, "« Le tableau de la géographie de la France » de Vidal de la Blache", in Nora, Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire, II. La Nation*, 1997, Paris, Quarto-Gallimard, pp. 1073-1102.

¹⁶ Louis Poirier, "L'évolution de la géographie humaine", *Critique*, 1947, n°3, pp. 86-94. On verra également : Gottmann, Jean, "De la méthode d'analyse en géographie humaine", *Annales de géographie*, n°301, LVII^e année, janvier-mars 1947, pp. 1-12. Pour une synthèse sur la question, on lira, Marie-Claire Robic *et alii*, *Couvrir le monde, un grand XX^e siècle de géographie française*, Paris, ADPF, 2006, pp. 35-39.

¹⁷ Peter Haggett, *L'analyse spatiale en géographie humaine*, Paris, Colin, 1972.

¹⁸ Perrot, Jean-Claude, *Genèse d'une ville moderne, Caen au XVIII^e siècle*. Paris La Haye : Mouton, 1975. 2 vol. (introduction).

même, une géographe, Marie-Vic Ozouf-Marignier, encadrée par l'un des rares géographes à maintenir le dialogue avec les historiens, Marcel Roncayolo — cela en partie au prix de sa marginalisation disciplinaire — prépare sa thèse sur *La formation des départements au moment de la Révolution*. Mais ce sont là les prémices de la renégociation d'un dialogue entre histoire et géographie qui n'apparaît sans aucun doute pas aussi nettement au milieu des années 1980.

Mémoire et géographie.

C'est à ce moment particulier que Pierre Nora lance son chantier sur "les lieux de mémoire". Deux remarques doivent être faites sur cette production particulière et sur ses relations possibles à la Géographie. La première est relative à la place de la géographie dans cette histoire de France. Il convient de noter ici la très grande spécificité des *Lieux de mémoire*. En effet, si l'on reprend les quelques histoires de France publiées depuis le début de la IIIe République, l'une des spécificités formelles presque toujours respectée est l'introduction par la Géographie de la France. Que l'on prenne l'exemple de Vidal de la Blache avec le *Tableau de la géographie de la France* qui sert d'introduction à l'histoire de France de Lavis, ou *La géographie humaine de la France* de Jean Brunhes, qui sert d'introduction à l'*Histoire de la nation française* de Hanoteaux, voire "La géographie de l'histoire" écrite par René Musset pour introduire *L'histoire de France* de Reinhard et Dufourcq ; que l'on prenne plus près de nous (et sans géographe cette fois), *L'identité de la France* de Braudel, ou *L'histoire de la France*, de Burguière et Revel, incontestablement plus distanciée, toujours on commence par une description du territoire, temporalisée ou pas, pour introduire à l'histoire du pays¹⁹. Il y a là une particularité notable, qui rend le territoire nécessaire à la nation : rappelons que pour Metternich, du moins tel que Victor Hugo le rapporte, "L'Italie n'est pas une nation, c'est un terme de géographie"²⁰. La relation entre géographie et nation ne peut être interrogée dans le cadre de cet article, gardons-la cependant à l'esprit. En effet, elle n'a rien de nécessaire *a priori*. Si pour la France depuis la IIIe République, elle est évidente, du fait des programmes scolaires, c'est le fruit d'une volonté bien spécifique de lier territoire, état et Nation²¹. Pierre

¹⁹Paul Vidal de la Blache, *Tableau de la géographie de la France*, Paris, Hachette, 1903 ; Jean Brunhes, *Géographie humaine de la France*, Paris, Plon, 1920 ; Musset, René, "la géographie de l'histoire", in Reinhard, Marcel et Dufourcq, Norbert (dir.), *Histoire de France*, Tome 1^{er} *Des origines à 1715*, Paris, Libr. Larousse, 1954, pp. 27-50 ; Braudel, Fernand, *L'identité de la France*, Paris, Arthaud-Flammarion, 1986 ; Burguière et J. Revel, *Histoire de la France, L'espace français*, Paris, Seuil, 1989.

²⁰ Gilles Pécout, "Pour une histoire des représentations du territoire : la carte d'Italie au XIXe siècle", *Le Mouvement social*, 2002-3, n°200, pp. 100-108.

²¹ Le modèle en a été dépeint bien au-delà par Benedict Anderson : *Imagined communities : reflexions on the origin and spread of nationalism*, London, Verso, 1983.

Nora, avec ses *Les lieux de mémoire*, offre un constat : cette alliance est rompue, les cartes doivent être redistribuées. À lire l'introduction de Pierre Nora, il semble évident que l'aspect géographique n'est pas ce qui le préoccupe. La sociologie, voire l'anthropologie semblent plus pertinentes à ses yeux pour comprendre l'histoire de France. De ce point de vue, il s'agit d'une rupture avec les premières *Annales*, mais qui semble être en partie dans l'air du temps. Ce faisant, et c'est là un point important pour ce qui est de la perception d'une tension liée à la mémoire, ce que Pierre Nora laisse de côté c'est tout l'argumentaire géographique constitué depuis au moins deux siècles, et qui fait de la diversité française le ciment de son unité. Tout ce déterminisme du sol sur le peuple que Fernand Braudel manipule, le plus souvent sans le dire — Braudel en joue durant tout le premier volume de *L'identité de la France* qui s'intitule "Espace et histoire". Il est certain que la place des objets potentiellement géographiques dans *les lieux de mémoire* est loin d'être nulle, mais ils sont éparpillés, perdant dès lors toute capacité unificatrice, et surtout, à bien les lire, c'est bien plus leur aspect historique que spatial qui est interrogé²². Dès lors, accepter le déplacement du jeu des alliances disciplinaires, comme le fait Nora, c'est volontairement se priver des argumentaires structurants connus, à charge pour l'auteur s'il le souhaite de renégocier l'argument dans une autre discipline. Nora n'a évidemment pas souhaité le faire. Dans le constat qu'il dresse en 1997, il oppose un modèle classique de la commémoration dans lequel "une souveraineté impersonnelle et affirmatrice — la France, la République, la Nation —, vraie raison d'être des manifestations dont l'État restait le grand ordonnateur et l'officiant", à un modèle proliférant qui est subverti par une commémoration tous azimuts. On n'aurait "plus de constructions monumentales, un âge dépassé de la statuomanie, plus de déroulement simultané sur tout l'espace national, avec identité des lieux, des rituels, des cortèges..."²³ Plus d'espace unifiant ?

L'autre relation possible des *Lieux de mémoire* avec la géographie relève de l'usage du mot lieu. En 1993, Mona Ozouf rapporte sur ce point la difficulté de cette appropriation. À propos du séminaire de Nora, à l'EHESS, elle note "il y avait quelque chose de très déconcertant dans l'effort intellectuel fait pour arracher le terme de lieu à son acception spontanément topographique"²⁴. Nous l'avons évoqué, à aucun moment de l'explicitation de ses lieux, Nora

²² Jacques et Mona Ozouf, "Le tour de France par deux enfants" ; Jean-Clément Martin "La Vendée, région-mémoire" ; Marcel Roncayolo, "Le paysage du savant" ; Daniel Nordman, "Les guides Joanne" ; Jean-Yves Guimar, "Le « Tableau de la géographie de la France » de Vidal de la Blache ; Bernard Guénée, "Des limites féodales aux frontières politiques" ; [...] Alain Corbin, "Paris-Province" ; Maurice Agulhon, "Le centre et la périphérie" ; Jacques Revel "La région" [...] Thierry Gasnier, "Le local"...

²³ Pierre Nora, "L'ère de la commémoration", in Nora, Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire, III*. 1997, Paris, Quarto-Gallimard, pp. 4687-4719 (ici 4692-4693).

²⁴ Mona Ozouf, "Le passé recomposé", *Le magazine littéraire*, n°307, février 1993, pp. 22-25.

n'avait renvoyé ni à la tradition du *locus* cicéronien, ni aux travaux de Yates²⁵, qui aurait pu consolider son propos. Il est probable que ce moment de séparation maximale entre histoire et géographie ait facilité un usage aussi spécifique. Si Mona Ozouf souscrit finalement à la proposition de Pierre Nora, comme de très nombreux historiens, en revanche les rares géographes évoquant *Les lieux de mémoire* dénoncent très nettement la fragilité d'un tel usage. Ainsi, en 1995, Bernard Debarbieux écrit : « cette décision de détacher le lieu de son assise géographique est discutable. Certes la langue française autorise à parler de lieu hors de tout contexte géographique (un non-lieu, un lieu commun, *etc.*) ; mais le sens commun l'y rattache volontiers »²⁶. Le coup de force de Pierre Nora qui affirmait dans la présentation des *Lieux de mémoire* : « Ces lieux, il fallait les entendre à tous les sens du mot, du plus matériel et concret, comme les monuments aux morts et les Archives nationales, au plus abstrait et intellectuellement construit, comme la notion de lignage, de génération, ou même de région et d'« homme mémoire » » ne passe donc que bien difficilement auprès des géographes. D'ailleurs, plus généralement l'usage qui semble s'être dégagé en dehors des livres dirigés par Pierre Nora montre que l'appropriation dans la presse, ou par le public, rattache ces lieux à des objets situés dans l'espace, les restreignant pour partie aux lieux topographiques tels qu'ils apparaissaient dès la présentation du premier volume des *Lieux*. C'est en conséquence vers d'autres lieux, évoqués d'ailleurs par Pierre Nora, que les géographes vont en partie reprendre la problématique de la mémoire. Aux lieux de mémoire sont préférés les hauts lieux. La référence toujours citée n'est donc pas nécessairement *Les lieux de mémoire*, mais passe plutôt par le volume sur les *Hauts lieux* paru dans la collection autrement en 1990²⁷, voire par un recueil de texte plus confidentiel dirigé par André Micoud — un collaborateur de Nora pour *Les Lieux de mémoire* — en 1991, à la suite de réunions de 1989 : *La production symbolique des lieux exemplaires*²⁸. On trouve à la suite de cette appropriation de thèmes liés à la mémoire deux moments de la recherche. Le premier est représenté par Jean-Luc Piveteau qui dès le début des années 1990 s'intéresse fortement aux relations entre mémoire, lieu et territoire²⁹. Pour dire les choses rapidement, Piveteau accède à la question de la mémoire par

²⁵ Frances A Yates, *The Art of Memory*, London, Routledge and Kegan, 1966 (trad. Franç. 1987).

²⁶ Bernard Debarbieux, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétoriques », *L'espace géographique*, 1995-2, pp. 97-102.

²⁷ *Hauts lieux, une quête de racines, de sacré, de symboles*, Autrement, série mutations, n° 115, mai 1990.

²⁸ « La production symbolique des lieux exemplaires, textes rassemblés à l'occasion d'un séminaire animé par André Micoud, qui s'est tenu à Paris les 21-22 juin 1989 », *Dossiers des séminaires techniques, territoires et sociétés*, n°14, février 1991.

²⁹ Jean-Luc Piveteau, « L'épaisseur temporelle de l'organisation de l'espace : « palimpseste » et « coupe transversale » », *Géopoint* 90, Avignon, Géopoint, 1992 pp. 211-220 ; « Géographie et histoire, même débat », *UKPIK, Cahiers de l'institut de géographie de Fribourg*, 1991, n°8, pp. 127-131 ; « Le territoire est-il un lieu de mémoire », *L'espace géographique*, 1995-2, pp. 113-123.

les métaphores régulièrement utilisées, tant par les géographes que par les historiens, de “palimpseste” et de “coupe transversale” (on retrouve là la coupe topographique). Celles-ci permettent d’aborder l’idée d’héritage. Nous reviendrons sur ce point dans la deuxième partie, mais pour évoquer son raisonnement, disons simplement qu’il fait de la carte palimpseste la quintessence du défi contenu dans le projet géographique tel qu’il le conçoit car, s’y “juxtapose, sans acception d’âge, ce qui a été mis en place à des époques différentes”. En 1995, il écrit “Pour nous géographes, soucieux depuis deux décennies, d’intégrer à nos analyses la manière qu’ont les hommes d’appréhender l’espace, [la thématique des lieux de mémoire] apparaît comme un instrument privilégié : *la dynamique mémoriale donne à notre approche des représentations une plus grande épaisseur temporelle*. À les lire [...] dans l’éclairage des lieux de mémoire, les territoires acquièrent *un supplément de sens*”. Les travaux actuels de quelques géographes espagnols relèvent de cette logique tout en l’intégrant aux questions de nationalités³⁰.

Le deuxième moment est un retour des questionnements sur les temporalités en géographie, sur l’auto-organisation, ainsi que sur les géo-histoire. On peut citer la réédition de travaux de Roger Dion, avec une introduction de Marcel Roncayolo intitulée “Une leçon de géographie”, en écho à la leçon d’histoire de Braudel³¹. Mais au-delà, on trouve de nombreux titres comme *Temporalités urbaines* auxquelles collaborent historiens et géographes sous la direction de Denise Pumain et Bernard Lepetit, voire des travaux sur la durabilité des systèmes de ville avec Lena Sanders³². Mais qu’en est-il de la mémoire ? Celle-ci semble bien en partie être passée à la trappe. Un indice s’en trouve dans la publication de *Lieux d’histoire, essai de géohistoire systématique* de Christian Grataloup — forme de réponse aux *Lieux de mémoire*. C’est plus le retour en grâce du temps, et peut-être de l’histoire, dans la géographie que celle de la mémoire qui semble occuper les géographes. Un dépouillement exhaustif de deux revues (*Cybergéo* et *L’espace géographique*) montre que si le mot s’est peut-être diffusé, la problématique a en partie disparu.

³⁰ Nicolas Ortega Cantero, “La valoración patrimonial y simbólica del paisaje de Castilla (1875-1936)”, *Eria*, n°73-74, 2007, pp. 137-159. Jacobo Garcia Alvarez, “Paisajes nacionales, turismo y políticas de memoria : Toledo (1900-1950)”, *Eria*, n°73-74, 2007, pp. 193-212.

³¹ Roncayolo, Marcel, “Une leçon de géographie”, in Dion, Roger, *Le paysage et la vigne, Essais de géographie historique*, Paris, Payot, 1990.

³² Denise Pumain et Bernard Lepetit (dir.), *Temporalités urbaines*, Paris, Anthropos, 1993 ; Christian Grataloup, *Lieux d’histoire, essai de géohistoire systématique*, Montpellier, GIP-Reclus, 1996 ; Lena Sanders, 1997, “Durability of settlements systems : a long term perspective”, *Cybergéo* n°31, 10 p., (<http://www.cybergeopresse.fr>).

Du palimpseste au morphogène : de la mémoire au territoire.

Qu'est-ce que la mémoire pour Pierre Nora ? À relire la présentation écrite en 1984, “la mémoire [...] est un cadre plus qu'un contenu, un enjeu toujours disponible, un ensemble de stratégies, un être là qui vaut moins par ce qu'il est que par ce que l'on en fait”³³. Cette définition apparaît comme étant la sœur siamoise de celle du territoire, telle qu'elle est définie par quelques géographes, depuis le début des années 1980. On peut d'un côté évoquer le groupe de recherche “Territoire”, à la revue presque confidentielle, auquel ont participé Marcel Roncayolo, Jean-Claude Chamboredon, Daniel Nordman, Jacques Brun, et d'autres, au milieu des années 1980. La publication de *La ville et ses territoires* de Marcel Roncayolo, en 1990, diffuse le concept³⁴. On peut d'un autre côté renvoyer aux premiers travaux d'Augustin Berque, qui, s'il renvoie plus à la “médiance” et à l'espace, offre une réflexion proche de ces questions. On peut enfin, renvoyer aux travaux de Claude Raffestin, l'un des interlocuteurs de Braudel en 1985, qui dès 1980 commence à s'intéresser au territoire³⁵. Au-delà, c'est enfin sur l'importation de l'identité en géographie qu'il faut insister, car avec le territoire c'est aussi l'identité qui entre à part entière dans le champ de recherche géographique, laissant de côté les “genres de vie” qui avaient été valorisés par l'école vidalienne. Quels que soient les désaccords entre ces différents auteurs, ce qui fait le noyau de la définition du territoire est commun : celui-ci est un cadre, défini par des enjeux et des stratégies, il est approprié et appropriable. Par ce rapport à l'appropriation et à l'identité, il est de même nature que la mémoire dont parle Nora. Le parallèle avec la mémoire, qui oppose mémoire personnelle et mémoire collective, un peu à l'égale du débat Bergson Halbwachs, voire Blondel Halbwachs des années 1920-30³⁶, se retrouve en géographie entre tenants de l'éthologie animale, qui font du territoire un objet purement personnel, et tenants du territoire en tant que production sociale. C'est d'ailleurs en partie par le biais de Marcel Roncayolo, mais aussi de Jean-Luc Piveteau qu'un début de réception des travaux d'Halbwachs a lieu en géographie à l'extrême fin des années 1990, d'une part au travers de la *Mémoire collective*, et aussi de la *Topographie légendaire des évangiles en terre sainte*³⁷... Ce parallèle, Halbwachs

³³ Pierre Nora, “Présentation... *op.cit.*, 1984, p. VIII.

³⁴ Marcel Roncayolo, *La ville et ses territoires*, Paris, Gallimard, 1990 (surtout le chapitre IX, écrit en 1982).

³⁵ Claude Raffestin, *Pour une géographie du pouvoir*, Paris, Litec, 1980. On verra aussi, “Écogénèse territoriale et territorialité”, in Franck Auriac et Roger Brunet (coord.), *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, Fayard-Fondation Diderot, Collection “Nouvelle encyclopédie des sciences et des techniques”, 1986, pp. 175-185.

³⁶ Leborgne, Mathieu, *L'espace d'un oubli. Le rôle des mémoires collectives dans la construction du sentiment d'appartenance territoriale : le cas du Parc naturel régional du Verdon*, Thèse de l'EHESS dirigée par Jean-Claude Chamboredon, Marseille 2006, pp. 35-37.

³⁷ Maurice Halbwachs, *La topographie légendaire des évangiles en Terre Sainte*, Paris, PUF, 1941, 1971 ; *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1950, 1997.

l'avait très élégamment fait dans son texte sur mémoire et espace publié *post mortem* en 1950, mais ce texte est à l'époque dans l'angle mort des réflexions.

L'un des auteurs les plus prolixes sur les relations entre mémoire et territoire reste Jean-Luc Piveteau. Il n'adhère au mot territoire qu'au milieu des années 1990, préférant au début des années 1990 l'expression d'organisation de l'espace. Quant à la mémoire, s'il emploie le mot au début des années 1990, il ne l'assume réellement que dans un article de 1995 sur la relation entre mémoire et territoire. La question qu'il formule durant toute cette période est finalement presque la même que celle posée par Poirier en 1947. Nous l'avons vu plu haut, le territoire y est une "juxtaposition sans acception d'âge, de ce qui a été mis en place à des époques différentes [...s'y] télescopent des phases qui se sont succédé ; nous projetons sur un plan la profondeur du temps [...]. Et la carte — notre emblème — nous enferme dans une mécanique de palimpseste"³⁸. Pour Piveteau, cette mécanique du Palimpseste est l'analogue de la "coupe transversale [on peut entendre ici coupe topographique] pratiquée à travers les très nombreux rythmes" qui organisent le territoire. La carte topographique "enregistre un certain nombre de traces qui signent des héritages d'époques différentes"³⁹. Métaphore de la butte témoin, trace, autant d'éléments mobilisés par Pierre Nora.

Cette approche du territoire, voire de l'espace dans leurs relations au temps, pris comme palimpseste ou coupe topographique est une constante du discours, tant chez les historiens que chez les géographes dès qu'ils s'appuient sur l'emblème des géographes selon Piveteau, c'est-à-dire sur la carte⁴⁰. Celle-ci de méthode de mémorisation scolaire se transforme en contenant de la mémoire... Prenons l'exemple de la grande enquête sur les plans parcellaires que Marc Bloch lance dès le premier numéro des *Annales* en 1929⁴¹. Il y a tout de la fascination dans le texte que Bloch écrit à ce moment-là : "ces documents vivants, ces mêmes feuilles ou l'œil inexpérimenté n'aperçoit qu'une foule de petits traits, rayant le papier dans tous les sens" (p. 60). La carte est ici un objet presque magique⁴² — qui rappelle la mystique

³⁸ Jean-Luc Piveteau, "L'épaisseur temporelle... *op. cit.* On lira aussi "La carte topographique, pour saisir « l'épaisseur temporelle » de l'organisation de l'espace", *Mappemonde*, 90/3, pp. 32-35.

³⁹ Jean-Luc Piveteau, "La carte topographique... *op. cit.*

⁴⁰ Chez d'autres historiens qui s'appuient peut-être moins sur la carte, d'autres métaphores apparaissent : Ainsi, Lucien Febvre, bon connaisseur de la géographie préfère, pour la critiquer, la métaphore des "glaces du Nord". Dans sa leçon inaugurale au Collège de France (1933), il écrit : l'homme "ne conserve pas le passé dans sa mémoire, comme les glaces du Nord conservent frigorifiées les mammouths millénaires."

On retrouve par ailleurs la métaphore du palimpseste en littérature, comme par exemple chez Patrick Chamoiseau, voire dans des études sur les relations entre mémoire et écriture, tant chez Proust que dans la littérature de jeunesse.

⁴¹ Marc Bloch, "Les plans parcellaires", *Annales d'histoire économique et sociale*, 1929, n°1, pp. 60-72.

⁴² On trouve ici une mise en œuvre du paradigme de l'indice où le processus de déchiffrement est indicible : Carlo Ginzburg, "Signes, traces, pistes. Racines d'une paradigme de l'indice", *Le débat*, novembre 1980, n°6, pp. 3-44. Une bonne partie des développements de cet auteur aurait mérité d'être développée pour repenser

des archives chez Michelet⁴³ —, elle mérite une longue citation :

“Car les plans parcellaires [...] ne demeurent monotones et exsangues que jusqu’au jour où le coup de baguette de l’intuition historique leur a rendu une âme. En leurs traits figés, une vie mouvante, pleine de travaux et d’aventures, s’est inscrite et se révèle, toute chaude à qui a l’art de la saisir [...]. La forme et la disposition des champs, qu’ils font apparaître à nos yeux éclairent les prémices de l’occupation du sol, et révèlent [...] selon les contrées, des ressemblances et des oppositions où l’historien des civilisations les plus reculées, recouvertes aujourd’hui par des peuples et des États plus jeunes, puise des suggestions qu’il chercherait vainement ailleurs.” (p. 61) [...] Aussi bien l’étude des plans n’est pas une fin en soi. Les traits matériels qu’on y voit inscrits ne valent que par ce qu’ils révèlent. Ils donnent l’anatomie [...]. L’anatomie est la connaissance première dont le physiologiste ne saurait se passer, et, réciproquement, elle ne devient intelligible qu’une fois ses dessous physiologiques scrutés et décrits. De même le plan parcellaire se place au début et à la fin de l’étude agraire : au début comme instrument d’investigation, un des plus pratiques et des plus sûrs qui soient ; à la fin [...], comme l’image la plus immédiatement sensible de réalités sociales profondes.” (p. 62)

On est là dans le droit-fil de ce qu’August Meitzen proposait en affirmant en 1895 que l’antique parcellaire en lanières était lisible sur les plans cadastraux modernes. Jean Brunhes en 1910, dans sa géographie humaine, parle, quant à lui, de survivance, de superposition entre formes passées et formes présentes⁴⁴. Dans la *Géographie humaine de la France*, il compare les noms de lieu à des fossiles de la géographie humaine. “Voilà qu’en parcourant la France, nous avons rencontré des milliers de noms de toutes sonorités et de tous âges : jonchée de vocables riches de formes et riches de sens ! ”⁴⁵

Dans le même esprit, Braudel, bon connaisseur de la géographe des années 1920-30, dans son texte sur “géohistoire et déterminisme” — donc dans la première édition de *La méditerranée*⁴⁶ — pense la géographie comme une carte, ce qui lui donne l’occasion d’une démonstration qui renvoie cette fois-ci au miracle :

“Voici la Conque d’Or de Palerme, assurément l’un des paysages les plus féériques de plaine aménagée que l’on puisse rêver en Méditerranée. À l’origine, la conquête arabe des VIII^e et IX^e siècles, [...]. Or, près d’Alger, le même miracle s’est accompli, mais sous nos yeux, hier, dans les

l’histoire de la cartographie et de ses usages.

⁴³ Sur ce point, Jacques Rancière, *Les noms de l’histoire, essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, Librairie du XX^e siècle, 1992.

⁴⁴ Jean Brunhes, *La géographie humaine*, Paris, Alcan, 1910, 1925, pp. 208-250.

⁴⁵ Jean Brunhes, *Géographie humaine de la France... op. cit.* p. 289.

⁴⁶ Fernand Braudel, *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l’époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949, pp. 295-304.

plaines étroites et les coteaux du Sahel, dans un cadre analogue à celui de la plaine parlemitaine adossée aux reliefs de l'Île. Cette petite région de Fahs n'est-elle pas plus sicilienne que la Sicile, [...] ? Donc dans ce cadre, le même miracle à des siècles de distance, [...] Le tout, remarquons-le, dans l'ombre créatrice d'une grande ville... Car sans Alger ? Cars sans la puissante Palerme, jadis ? "Méthode dangereuse ? C'est cependant celle qui illumine l'un des plus beaux livres d'histoire sur le Maroc, la thèse de Robert Montagne [anthropologue] sur les hauts pays du Sous" (pp. 296-297).

Quelque pages plus loin, il conclut son propos en affirmant : "La Méditerranée, pour revenir à elle, est une collection de musées de l'Homme, de l'homme d'autrefois, mais qui reste encore et toujours l'homme d'aujourd'hui." À la fin de sa carrière, en 1986, il reviendra sur cette forme de discours à propos de l'espace français : "Les paysages, les espaces ne sont pas uniquement des réalités présentes, mais aussi largement des survivances du passé. Des horizons révolus se dessinent, se recréent, pour nous, à travers les spectacles offerts : la terre est, comme notre peau, condamnée à conserver la trace des blessures anciennes."⁴⁷ La même année, Alfred Fierro-Domenech, dans sa *géographie historique de la France* écrit un chapitre sur "le paysage palimpseste de l'histoire"⁴⁸. L'espace palimpseste, le paysage palimpseste, voire le territoire palimpseste, que la métaphore soit strictement reprise ou pas est de long usage. La synthèse qu'offrent Patrice Bourdelais et Bernard Lepetit en 1986 sur "Histoire et espace" en donne quelques autres éléments⁴⁹.

C'est sur cette longue durée du palimpseste que l'approche par la mémoire, et par la mise au présent va avoir des conséquences lourdes. Les travaux de Jean-Luc Piveteau montrent que dès le début des années 1990, l'analogie perd de sa pertinence. Après sa tentative de repêchage des métaphores, il s'en sépare complètement, en 1995, au profit de la question : "Le territoire est-il un lieu de mémoire ? ". Au-delà du titre, ce qui l'intéresse est maintenant de savoir si lire le territoire comme un lieu de mémoire est heuristique pour le géographe. La réponse est positive et s'ancre du côté de la pluralité. Tenir compte de la mémoire dans la construction territoriale mène à penser la pluralité des tailles de territoire, la pluralité des acteurs, la pluralité des rythmes temporels, et finalement la pluralité des territoires, chacun offrant une vision différente des autres. La réédition de nombreux travaux de Roger Dion, concurrent de Bloch, lorsqu'il publie son *Essai sur la formation du paysage français* permet aux géographes de se réinventer une généalogie de ce point de vue. L'introduction de Marcel

⁴⁷ Fernand Braudel, *L'identité de la France... op. cit.*, p. 25.

⁴⁸ Alfred Fierro Domenech, *Le pré carré. Géographie historique de la France*, Paris, Lafont, 1986.

⁴⁹ Patrice Bourdelais et Bernard Lepetit, "Histoire et espace", in Franck Auriac et Roger Brunet (coord.), *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, Fayard-Fondation Diderot, Collection "Nouvelle encyclopédie des sciences et des techniques", 1986, pp. 17-26.

Roncayolo — qui est assez proche du texte qu’il publie dans les *Annales* en 1989 sur la complémentarité des deux disciplines — valorise le point de vue de Dion : Celui-ci souhaitait ne s’intéresser “à l’activité des hommes d’autrefois que dans la mesure où les effets en sont sinon matériellement perceptibles encore dans la géographie humaine actuelle de notre pays, du moins indispensable à l’intelligence de celle-ci”⁵⁰. Déjà plus le simple palimpseste, mais pas encore la valorisation des emplois et remplois.

Au palimpseste est aujourd’hui préféré le morphogène, c’est-à-dire des éléments qui transmettraient des modes d’organisation du territoire bien après leur époque de création ou de fonctionnement. À la magie du maintien dans le temps est préférée l’analyse du processus que sous-entend la pérennité. À une vision simpliste de la mémoire chez Pierre Lavedan⁵¹ — qui postulait en 1926 le maintien “spontané” des immeubles par la mémoire qu’en avait le propriétaire après une destruction — est préféré une analyse de la reconstruction, proche sur ce point des conceptions développées par Derwent Whittlesey en 1929⁵². Les recherches les plus dynamiques de ce point de vue semblent se concentrer chez les archéogéographes, que Gérard Chouquer souhaiterait rassembler dans une nouvelle discipline. Peu importent les objectifs ici, notons simplement un intérêt marqué pour la façon dont les formes du passé se transmettent⁵³. Sandrine Robert parle ainsi de “l’incessant renouvellement au sein d’un jeu complexe de réinterprétations”. Au continuum postulé du temps de la transmission, ce que les archéogéographes pistent, c’est ce qui souciait aussi bien Louis Poirier, que Roger Dion, voire Piveteau ou Debarbieux : la contiguité d’objets d’âges, de temporalités et de capacité à la coexistence différents.

La dictature de la mémoire — qui dans les faits ne touche qu’une partie des historiens — décrite par Pierre Nora et bien d’autres n’a donc pas clairement été vécue comme telle par des géographes qui se veulent, depuis au moins quatre-vingt-dix ans des spécialistes du présent. Au contraire des usages historiens de la mémoire qui ont entraîné une dévalorisation du rapport à l’espace pour dire la nation, les usages géographiques ont permis la consolidation du concept de territoire, ainsi qu’un retour aux temporalités. Une dictature du territoire formerait-

⁵⁰ Roger Dion, “La géographie historique”, *La géographie française au milieu du XXe siècle*, Paris, Baillière, 1957, pp. 183-186, cité dans Marcel Roncayolo, “Une leçon de géographie... *op.cit.*

⁵¹ Pierre Lavedan, *Qu’est ce que l’urbanisme ?*, Paris, H Laurens, 1926.

⁵² Derwent, Whittlesey, “Sequent occupance”, *Annals of the association of American Geographers*, 1929, n°19-3, pp. 162-165.

⁵³ Sandrine Robert, “Comment les formes du passé se transmettent-elles ?”, *Études rurales*, 2004, n° 167-168, pp. 115-132.

elle alors le pendant de celle de la mémoire ? L'hétérogénéité de la Géographie la protège certainement d'une telle dérive. Mais au-delà la force du thème de l'identité, qui lie historiens et géographes n'en existe pas moins et relève des mêmes logiques. Chacun en connaît les qualités et les risques. Ceux-ci nécessitent la plus grande attention, mais ont des vertus heuristiques certaines. Des livres récents qui lient souvent historiens, géographes et archéologues montrent ainsi le nouvel essor d'objets transdisciplinaires⁵⁴. Les espaces braudeliens construits sur la géographie du début du XXe siècle ont été remplacés par des lieux et des territoires ayant profité des travaux, sur la mémoire, initiés par les historiens.

⁵⁴ Benoit Cursente, et Mireille Mousnier (dir.), *Les territoires du médiéviste*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005 ; Jean-Luc Fray et Céline Perol (dir.), *L'historien en quête d'espaces*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2004 ; Jean-Claude Waquet, Odile Georg et Rebecca Rogers (dir.), *Les espaces de l'historien*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2000.